

## Chapitre 47

LIMA - 8 septembre

Assis dans sa vieille SEAT cabossée, toutes fenêtres ouvertes, Guaman Quispi surveillait avec attention la porte de l'hôtel où logeait la jeune Française, exactement comme le señor Chapuy le lui avait demandé.

- Je te rends responsable de tout ce qui pourra lui arriver de mal ! avait-il martelé, avec son autorité habituelle.

Comme il n'était pas question de décevoir en quoi que ce soit l'attente du Maître, Guaman endurait stoïquement la chaleur, la soif, parfois même la faim, pour ne pas lâcher Stella Rodwell d'une semelle.

C'était un Péruvien d'environ trente-cinq ans, râblé, très brun de poil comme de peau, avec les pommettes aiguës, asiatiques, des vrais Andins. Il se flattait d'ailleurs (le mot était faible) d'être un Péruvien pure souche. Pas une goutte de sang espagnol ne coulait dans ses veines, et il s'en félicitait : le sang de l'envahisseur ! Mais sa plus grande fierté était que ses gènes ne devaient rien non plus à ces autres envahisseurs, les Incas, ceux qui avaient précédé les Espagnols et opprimé tout comme eux les autochtones.

Le Maître l'avait choisi pour ça : la netteté imparable de son lignage. La branche paternelle de la famille de Guaman remontait aux Allcay-Wilcas, ou Alcavizas, les premiers occupants de Cuzco, ou peu s'en fallait, en tous les cas des gens présents sur le plateau bien avant que Manco et ses Tampus soient venus y poser l'orteil. Amusant, d'ailleurs, de penser que Manco, ce va-nu-pieds pistonné par son oncle, avait ensuite été maquillé en « fils du Soleil » par son prétendu descendant, Pachacutec. De nos jours, on appellerait ça du révisionnisme, non ?

La branche maternelle de la famille de Guaman était plus ancienne encore, du moins c'est ce qu'avait affirmé le señor Chapuy. Le père de la mère de Guaman était originaire de Vilcashuaman, en Ayacucho. Une des plus anciennes villes du continent, construite, du moins dans ses antiques fondements, par les mains mêmes qui avaient édifié les effarantes murailles en zigzag de Saqsayhuaman, le temple-forteresse posé sur la colline qui surplombe Cuzco. Tout cela bien avant les Incas, quoi qu'on dise.

Guaman savait, comme de nombreux chamanes péruviens, d'ailleurs, qui ne se souciaient pas d'ébruiter l'affaire, que fort peu des bâtiments qu'on attribuait aux Incas leur étaient dus, et que le fameux *estilo incaico* ne leur devait pas grand-chose non plus. Les Incas n'avaient été que des coucous parasites installés dans le nid d'un autre oiseau, dont le vaniteux Pachacutec avait soigneusement balayé les traces.

- Pour que les Incas aient construit la totalité de ce qu'on leur impute, il leur aurait fallu un millénaire ! disait le Maître. Or ils n'ont disposé que de cent ans.

Guaman soupira, s'épongeant le front pour la centième fois avec un mouchoir à carreaux déjà détrem pé. Il transpirait, dans son habitacle. Non qu'il fût particulièrement chaud dehors, car le climat de Lima, comme celui de la plupart des villes de la côte, était plutôt agréable. Mais L'homme était garé en plein soleil et il était presque midi.

Guaman ne se prénommait pas du tout Guaman ; son vrai nom de baptême était Raul - faux pas de sa mère, endoctrinée par un prêtre blanc trop zélé, sortant sans doute du même moule que les sinistres *extirpadores de idolatria* d'après la Conquista. Guaman, c'était son nom de guerre, son nom de rebelle à tout métissage. Il l'avait emprunté au célèbre *cronista* (ou chroniqueur) Felipe Guaman Poma de Ayala. Guaman, ou Huaman, *le faucon*, en quechua. Un mot présent dans le nom des deux belles forteresses qui dominaient de leur massive et inaliénable silhouette le passé plus qu'aliéné du Pérou actuel.

Guaman adorait Poma de Ayala, le chroniqueur. Peu de gens ont lu son œuvre, pesante et tortueuse, pleine de redites et entrelardée de mots quechuas. Mais qui ne connaît ses fameux dessins, qui illustrent le moindre texte « historique » sur les Incas ? (Comme si on pouvait écrire « l'histoire » de ces barbares, qui avaient fait à l'Histoire plus d'enfants dans le dos que n'importe qui.)

Ce que Guaman aimait chez Poma de Ayala, c'étaient ses modestes origines. Un homme du peuple, comme lui-même l'était. Avec lui, on touchait du doigt le véritable esprit quechua, pas comme dans les écrits édulcorés de cet aristo vaniteux qu'avait été Garcilaso de la Vega, un autre chroniqueur, mais mi-Inca, mi-Espagnol... Cherchez l'erreur ! Tout ce qu'il avait fait, celui-là, c'était de hurler avec les loups sanguinaires qu'il avait pour ancêtres, caresser dans le sens du poil leur « version officielle » de l'*Incario*, ou ère inca. Que pouvait-il connaître, ce prétentier titré, du petit peuple péruvien, le seul authentique, le seul valable, avec son humble génie, sa ferveur sincère, son endurance inégalée ? Garcilaso n'avait jamais levé sa saclla pour fendre les mottes dures d'une terre avare, jamais patiemment creusé de rigoles pour irriguer son champ avec l'eau bienfaisante venue des *Apus*, les montagnes sacrées ; il n'avait jamais mené à l'aube, dans le gel embrumé de l'altiplano, les troupeaux de lamas vers leurs maigres pâtures.

Poma de Ayala, sans avoir été lui-même un *campesino*, un paysan, l'avait côtoyée et même vécue, cette laborieuse pauvreté des petites gens, durant ses années d'échec et d'errance. Il l'avait expérimenté et décrit à merveille, ce sens immémorial des travaux collectifs, de la solidarité et de l'entraide que, bien avant Manco Capac ou Moctezuma, des âmes élevées et compatissantes avaient enseigné aux ancêtres lointains de Guaman, ainsi qu'à ceux de Zapata, le révolutionnaire, ou du commandant Marcos, l'insurgé du Chiapas. *Mandar obedeciendo*, la célèbre formule de Zapata, commander en obéissant, se soumettre toujours à l'impératif du bien commun sans rechercher son profit personnel, quelle merveilleuse devise ! Elle justifiait à elle seule l'intense fierté que Guaman ressentait à être Amérindien.

Car cet état d'esprit, si profondément chrétien et bien avant la lettre, comme l'avait courageusement proclamé Poma de Ayala, n'était pas né en Europe, la plus ancienne terre chrétienne. Au contraire, l'Europe avait tout fait pour dénaturer la vieille sagesse évangélique : esclavage, colonisation, génocide. Et ce n'était pas fini, vu qu'avec ses chirurgiens anglo-saxons sur le continent nord-américain (exception faite du Canada, terre plus généreuse et tolérante), l'Europe continuait à mener son sabbat, passant de l'impérialisme conquérant à l'impérialisme économique, instituant ou voulant instituer sur toute la planète son Grand Capital mangeur d'âmes. Car, comme le disait le Maître, c'est en coupant un peuple de ses traditions, de ses racines, donc en lui volant son âme, son autonomie de pensée, qu'on fait de lui, pour le plus grand bénéfice de l'économie de marché, un consommateur abruti et docile. Et c'était cela, entre autres, que refusait courageusement au Mexique le commandant Marcos.

D'une certaine façon, à son époque et à son niveau, c'était cela aussi que Poma de Ayala avait repoussé de toutes ses forces : l'aliénation. Des historiens l'avaient traité depuis de raciste, parce qu'il avait la phobie du métissage. Il s'effrayait seulement à l'idée de voir un jour dilué ce qu'il savait être l'essence même du peuple indien, sa supériorité morale sur la plupart des chrétiens du Vieux Monde.

Bien sûr, le pauvre chroniqueur indien s'était quelque peu déconsidéré aux yeux de la postérité en se bricolant une généalogie royale que toutes les recherches historiques subséquentes avaient aisément fait voler en éclats. Mais Guaman Quispi pouvait le comprendre sans peine, lui, le réflexe de compensation qui avait poussé son héros à céder à la mythomanie. La vie ne lui avait apporté que des humiliations, à ce pauvre homme, alors qu'il se sentait intellectuellement très au-dessus de sa condition.

Le señor Chapuy avait expliqué à Guaman comment Poma de Ayala avait un jour entrevu le moyen de prendre une sacrée revanche sur la vie. Sur la route qu'il empruntait au XVI<sup>e</sup> siècle pour aller à Lima se trouvait l'ancienne seigneurie de Chincha, celle qui avait jadis donné son

nom au Chinchaysuyu, l'une des quatre grandes provinces de l'empire inca. La région de Chincha avait conservé, bien après la conquête espagnole, le souvenir des noblissimes et puissants seigneurs de Chincha, dont la lignée remontait, selon Atahualpa lui-même - le dernier empereur inca - jusqu'à la fort lointaine époque de la création du monde. Seul dans tout l'Incario le seigneur de Chincha en titre avait le droit de se promener en litière et grand appareil comme l'Inca régnant. Seul, il traitait ledit Inca en égal, et presque en supérieur. Sa lignée s'était unie à celle des Incas par le biais d'un mariage avec la plus jeune fille de Tupac Yupanqui, dixième souverain inca, fils de Pachacutec. Et Pizarro en personne, dans ses mémoires, nous le montre, ce seigneur de Chincha, en train de se livrer à Cajamarca à de mystérieuses ambassades.

Que de puissance ! Que de réussite ! Car à cette noblesse de souche inégalée s'ajoutait une hégémonie marchande impressionnante. Le seigneur de Chincha possédait une flotte de cinquante mille bateaux, au moyen desquels il commerçait sur toute la côte, en particulier avec les peuples de Tumbe et du riche royaume de Quito. C'était en empruntant une partie de cette flotte que l'audacieux Tupac Yupanqui était parti explorer le grand océan.

Voilà le genre de grandeur et d'éclat dont Poma de Ayala aurait rêvé pour lui-même. Hélas ! Il avait dû se contenter d'en recueillir avidement les échos, sans doute auprès des gens de sa province, les Lucanas, fournisseurs attirés de porteurs pour la litière de l'Inca, et donc également pour celle du seigneur de Chincha. En vérité, pouvait-on en vouloir au misérable et anonyme chroniqueur d'avoir voulu se couvrir de la peau de ce lion ? Guaman, pour sa part, le lui pardonnait bien volontiers. C'est un réflexe universel, n'est-ce pas ? Le rêve est humain aussi bien que l'erreur.

Guaman quitta un instant son rétroviseur des yeux pour consulter sa montre. Il avait faim, vraiment faim. Et soif, tellement soif ! Cette fille n'allait-elle pas sortir déjeuner, permettant ainsi au Péruvien d'en faire autant ? Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire, depuis deux jours qu'elle n'avait pas quitté l'hôtel ?

Tromper la faim. Et quel meilleur moyen que d'enfourcher de nouveau son dada favori ? Oui, ce qui les avait tous constitués comme Amérindiens, comme *America profunda*, c'était cette identité communautaire que les pays d'Europe ou les Etats-Unis, avec leur mercantilisme ridicule, leurs réflexes égoïstes et leur foi dans le veau d'or avaient perdue de vue depuis belle lurette, si tant est qu'ils y aient cru un jour.

- A peine sortis de leurs catacombes, avait ricané le señor Chapuy, les Chrétiens ont commencé à se quereller sur des points de doctrine. Trois cents ans après la mort du Christ ils se persécutaient déjà entre eux ! Ah ! Elles sont jolies, les religions !

Là-dessus, Guaman n'était pas trop d'accord avec le Maître. Il l'aimait bien, sa religion, lui. Il allait régulièrement prier avec ferveur dans les multiples églises de son pays, y allumer humblement quelques cierges. Il aimait aussi voir, dans un reportage sur le Brésil, un jeune homme arborer fièrement une casquette où se lisaient les mots suivants : *Jesus es paz e alegria*. En Jésus la paix et la joie. Est-ce qu'on voyait cela en Europe ? Impensable. Guaman aimait aussi se dire que la Vierge était apparue aux Indiens au moins autant qu'aux Européens ; cela prouvait qu'elle en avait par-dessus la tête de prêcher dans le désert du Vieux Monde et qu'elle aimait beaucoup mieux se montrer à ses fidèles et dévoués Amérindiens. Dommage, par contre, qu'elle ait donné sa belle tunique aux Mexicains. Est-ce que les Péruviens n'en étaient pas au moins aussi dignes ?

- Ne t'en fais pas, Guaman, disait le Maître. Terre des Elus il a été, ton Pérou, Terre des Elus il redeviendra !

Guaman ne se lassait pas d'entendre des mots pareils. Il en était fou de fierté.

Alors vous pensez bien que lorsqu'un maître pareil vous demandait de surveiller une petite dame blonde, on ne discutait pas l'ordre, on obéissait. Surtout qu'elle était belle, la dame en

question. Même si Guaman préférait les brunes, il devait reconnaître que celle-là inspirait le désir. On avait l'impression, dans son sillage, d'avoir d'un seul coup la poitrine plus vaste, la tête plus fougueuse, le sexe plus vigoureux. Oui, elle était faite pour l'amour. Mais pourrait-elle vraiment procurer au maître ce que des tas de chamanes étrangers recherchaient au Pérou depuis cinq siècles ? Ca, Guaman en doutait franchement.

Nouveau coup d'œil aigu dans les rétroviseurs.

« Tiens, tiens... D'où il sort, ce gringo ? Je n'ai pas vu de voiture se garer depuis un bon quart d'heure et pas vu non plus de gringo arriver par les trottoirs... Est-ce qu'il est là par hasard ? Il n'a pas l'air bien malin. Mais il sent mauvais. Il sent le Mal. Ah, non... Il quitte sa bagnole pour entrer dans l'hôtel... Un client ? Je me suis trompé. »

*Pourquoi crois-tu que les Chachapoyas du Pérou étaient aussi blancs que les Espagnols, Guaman ? Pourquoi crois-tu que tout ce qui a été construit d'ancien en Amérique latine et jusqu'au pays navajo ressemble à des couvents fortifiés ? C'est que vous avez accueilli pendant des millénaires sur votre continent tous les Sages qui étaient persécutés chez eux, du moins les Sages assez sages pour savoir qu'au-delà des mers connues existait un endroit tranquille, un refuge sacré où personne ne les embêterait.*

« Bon, voilà le gringo qui ressort de l'hôtel. Ce ne doit pas être un client. Il a dû se renseigner. Oh, oh... Ca y est, j'ai repéré sa voiture. Putain de belle voiture, allemande, et pas vieille, ça non... Qu'est-ce qu'il cherche, ce type ? Il a l'air affamé de ceux qui ont bouffé leur âme. »

*Les civilisations c'est comme des silex, Guaman. Cela ne peut donner de flamme que frottées les unes contre les autres. S'il n'y avait jamais eu de contact entre l'Ancien et le Nouveau Monde, en arrivant ici les Conquistadors n'auraient trouvé que des tribus figées dans leur évolution, comme le sont les peuples qui vivent dans les forêts vierges, à l'écart de leurs semblables, que ce soit en Amérique du Sud, en Australie ou au cœur de l'Afrique.*

« J'espère qu'il a aussi faim que moi, ce con, grommelait Guaman, transpirant entre ses quatre pans de tôle. Mais lui, au moins, il a la clime, comme l'indiquent ses vitres remontées. Salaud ! »

*Tu vois, ce n'est pas un hasard si au début du quatrième siècle après Jésus-Christ tu as dans le même temps des gens d'Égypte, de Syrie, de Gaule, d'Italie, et même des Galates, oui, ceux des Epîtres, qui décident de se retirer du monde pour pouvoir vivre librement leur religion et, simultanément, donc, ici, en Amérique, de nombreuses civilisations qui d'un seul coup reçoivent une étrange impulsion et prennent soudain leur essor. En Arizona ; dans la région du Mississippi ; au Yucatan ; en Equateur ; et chez toi, Guaman, surgissent soudain les deux empires dits « Huari » et « Tiahuanaco ». Des nouveaux arrivants, du sang neuf, voilà ce qui s'est produit ! Voilà ce qui a engendré cette éclosion de villes, sur un continent qui jusque-là ne s'était guère soucie d'urbanisme ! Voilà pourquoi les Mayas paraissent soudain s'être égyptianisés à Bonampac, et comment ils ont découvert le miel. Voilà pourquoi les Zapotèques se mettent aux grecques. Voilà pourquoi des géants à peau claire, que leur individualisme téméraire désigne comme des Celtes ou des Néo-Hittites, constituent secrètement dans la forêt humide des Andes orientales un empire de forteresses imprenables, à l'image du Montségur des Cathares. Voilà pourquoi les Mochicas, dans leurs vases-portraits en céramique, figurent des types ethniques aussi divers. Voilà pourquoi, enfin, tu as d'un bout à l'autre de ce continent des sites déjà installés qu'on abandonne, d'autres qui naissent ailleurs. Au contact de nouveaux meneurs, on adopte de nouvelles normes urbaines et sociales...*

« La voilà ! »

Guaman avait failli crier son soulagement et sa surprise. La fille blonde venait de sortir de l'hôtel et devant elle un taxi se garait en souplesse. Elle tenait un journal à la main et elle avait

l'air sacrément de mauvais poil. Et l'autre ? Le gringo ?... La belle voiture argentée déboîtait doucement pour prendre le taxi en filature.

Il ne restait plus à Guaman qu'à se joindre au cortège - ce qu'il fit, en espérant que tout ce petit monde aurait la bonne idée de s'arrêter quelque part sous peu, pour manger un morceau.

## Chapitre 48

LIMA - 10 septembre

Lorsque le téléphone sonna, vers treize heures, Tefatu crut qu'il s'agissait de Rafael. Le jeune homme avait dû lire dans le journal les quelques lignes consacrées à Luisa, et il souhaitait sans doute en discuter avec le Polynésien, voire le prévenir, si ce dernier n'était pas encore au courant.

Tefatu eut un geste d'impatience. Il n'avait envie de parler à personne, encore moins si le sujet de conversation devait être Luisa. Toutefois, se rappelant qu'il était logé là par les bons offices de Rafael, il se fit violence pour appuyer sur le bouton requis et prendre la communication.

- Tefatu ? C'est moi, Stella.

Au son de la voix chérie l'homme fut saisi d'une émotion si violente que ses doigts tremblants faillirent lâcher l'appareil.

- Tu ne dis rien, constata la jeune femme, déçue. Tu es encore fâché.

Le silence persistant de façon anormale, elle enchaîna :

- Je sais que c'est toi, et que tu m'écoutes. Alors ne dis rien, si tu veux, mais moi je dois préciser certaines choses. Cet attentat, à Montserrat, en Espagne, celui qui fait la une des journaux... Tous ces morts, tous ces blessés, la Vierge noire complètement détruite... Je suis persuadée qu'il est lié à l'autre, celui des Canaries. Et que tout ça est lié aussi à la mort de Tobie, évidemment.

Elle se tut, mais rien ne venant du côté de son interlocuteur elle changea alors de ton.

- Tefatu, je t'en prie... Parle-moi... Pourquoi est-ce que tu m'en veux comme ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Les larmes jaillirent brusquement des yeux du Polynésien. Il dut faire un effort surhumain pour maîtriser sa voix, le temps de dire ces trois mots : « Luisa est morte. »

Ce fut au tour de Stella de demeurer silencieuse.

- Est-ce dans le journal ? demanda-t-elle, fébrile, au bout d'un instant. Dis-moi, est-ce dans le journal ? J'en ai acheté plusieurs, ce matin, à cause de l'attentat.

- Oui, dit Tefatu, incapable d'ajouter autre chose.

Il entendit d'abord le froissement des pages, puis l'exclamation de Stella : « Oh ! Mon Dieu ! C'est pareil que pour l'étudiant de Tobie ! » Comme il aurait voulu pouvoir tout raconter à la jeune femme, se débarrasser en confidences précipitées du poids qu'il avait sur le cœur ! Mais il savait que l'émotion le submergerait, et il se refusait à lui donner le spectacle de cette émotion. « Tant pis, se dit-il, elle n'en saura rien. Qu'est-ce que cela change, d'ailleurs, que ce soit moi qui l'ai trouvée ? »

Stella devait lire l'article, car il n'entendait plus rien.

- Tefatu, il faut qu'on se voie, dit-elle enfin. Je suppose que tu me juges responsable, indirectement, de la mort de Luisa, et tu as raison, mais l'affaire est en route, ces gens-là ne nous lâcheront pas, alors nous n'avons plus qu'une solution, aller de l'avant et les battre sur la ligne d'arrivée.

*Mon amour*, pensa Tefatu.

- Tu es d'accord ? Tefatu, tu es d'accord ?

*Mon doux, mon tendre...*

- Tu ne veux quand même pas abandonner, dis ?

*... Mon merveilleux amour.*

- Donne-moi ton adresse. Heureusement que j'avais mémorisé le numéro donné par Rafael ! J'ai besoin de te voir... J'ai besoin de toi, tu sais...

- Je t'ai menti, lâcha le Polynésien. Menti par omission. Je ne t'ai donné qu'une moitié du message contenu dans la statuette. L'autre était tombée sur mes genoux, et je ne sais pas pourquoi, j'ai...

- Peu importe, trancha nettement Stella. Quel que soit ton motif, tu as eu raison. Si tu ne l'avais pas fait, nous aurions discuté en détail de tout cela devant Luisa et comme apparemment on l'a torturée... Si ça se trouve, elle aurait parlé, et le Diable en saurait aujourd'hui autant que nous.

- Il a dû infiltrer leur réseau, murmura-t-il.

- Peu importe le comment ! s'impatienta de nouveau Stella. Qu'y avait-il sur le deuxième bout de papier ? Lis-le-moi.

*- Au plus bas du plus haut de l'Eclair-de-vie, tu trouveras la route qui mène à la première étoile et à la pierre éternelle, passage forcé vers la seconde lumière.*

- Cuzco, fit nettement Stella. C'est là que nous devons aller.

- Comment le sais-tu ? s'étonna Tefatu.

- L'Eclair-de-vie, c'est la forteresse de Saqsayhuaman. A Cuzco. Il faut faire vite ! Ne serait-ce que pour désorienter d'éventuels poursuivants. Gagnons du temps : retrouvons-nous à l'aéroport. Il y a plusieurs vols par jour... Tu peux être prêt dans deux heures ? Dans deux heures à l'aéroport ?

Dans deux heures. Dans deux heures il la reverrait, il serait de nouveau près d'elle. La vie recommençait. Enfin, il allait savoir quoi faire de lui-même : il avait retrouvé sa boussole.

- Je peux y être, répondit-il.

Sa voix avait retrouvé toute sa fermeté.

## Chapitre 49

Vol Lima - Cuzco, 10 septembre

*Najay, tucuyquin hatun Cossco* (Je te salue, grande cité de Cuzco) !

- J'ai contacté le réseau d'un cyber-café, déclara Tefatu. Je ne pouvais pas faire autrement que de les prévenir. Nous sommes dans leur pays, l'une des leurs a été tuée... Je leur ai parlé du lien avec les attentats, mais je ne suis pas persuadé qu'ils m'ont cru. Même pour Luisa, d'ailleurs. Il paraît qu'elle avait un petit ami costaud et maladivement jaloux. Bref... Ils vont quand même prendre des précautions à l'avenir, au cas où... Peut-être uniquement pour me faire plaisir, je ne sais pas.

- Ils ont peur de nous aider, c'est ça ?

Ils étaient de nouveau assis l'un à côté de l'autre dans un avion, mais la gravité de la situation, la mort de Luisa, l'urgence qui les talonnait, tout ceci semblait avoir oblitéré momentanément leurs émotions intimes.

- Tu ne connais pas les Péruviens, sourit Tefatu. Ce n'est pas le genre de choses qui les effraye. Ils vont s'arranger pour nous faire évoluer parallèlement au réseau, désormais. Nous ne rencontrerons plus les principaux responsables. Nous aurons affaire à la piétaille, et dans des lieux publics, le cas échéant. Ou bien à des chamanes sympathisants, mais pas « encartés ». Les chamanes ne sont pas ce qui manque, au Pérou. C'est un peuple qui a une vie spirituelle d'une grande qualité.

- Je vois ça, ironisa Stella. Ils enterrent en douce des offrandes dans les *pacarinas* de leurs ancêtres, se réunissent de nuit dans des sanctuaires païens pour se livrer à des rites qui ne le sont pas moins, saoulent la terre en copieuses libations quand ils se saoulent eux-mêmes à la *chicha* et font venir le chaman pour qu'il accroche un bout de laine salvateur à l'oreille du lama dominant de leur troupeau, afin d'éloigner les mauvais esprits. Enfin, une fois l'an, ils s'en vont risquer leur vie en s'infligeant une grimpe de huit kilomètres à quatre mille cinq cents mètres d'altitude, sur le Mont Ausangate, d'où ils rapporteront un bloc de glace destiné à octroyer à leurs terres la bénédiction de l'esprit de la montagne.

- Il n'y a pas de mauvais rites, tant qu'on n'empiète pas sur la liberté de pensée d'autrui, protesta le Polynésien. Les religions constituées, en particulier les monothéistes, ne sont qu'une autre expression du furieux besoin de hiérarchie et de prestige des peuples de race blanche. Tout ce décorum prétentieux et pervers est bien inutile. L'homme n'a pas besoin de médiateur entre Dieu et lui. L'important est de croire en quelque chose de plus haut que soi et de respecter la Terre...

- Ici on l'appelle Pachamama, la terre, précisa Stella, railleuse.

- Pachamama, soit, reprit Tefatu avec un demi-sourire. Respecter la Terre est une très bonne chose. En Polynésie, nous...

- Ne me dis rien, coupa Stella. C'est inutile. Polynésiens et Péruviens, c'est pareil. De vrais jumeaux, sortis du même œuf. Vos dieux sont des Tikis ou Ticcis dans les deux cas. Vous leur sacrifiez des vies humaines en arrachant des cœurs en veux-tu en voilà... Vous avez également en commun cette bizarre manie de redoubler les mots : *rumi rumi, kina kina*... En Polynésie, vos prêtres-récitants de naguère se servaient comme aide-mémoire de cordelettes nouées, exactement comme les quipumayocs incas. Et de plus...

- De plus... ? Tu ne vas pas me sortir Thor Heyerdahl, tout de même ?

- Non, je m'en tiendrai à la botanique. Je citerai le *fuchsia skinnera*, qui pousse à l'origine dans vos deux pays, le *tiaré apetahi* de Raiatea que l'on retrouve chez les Chachapoyas du Pérou, mais oui, la même petite fleur blanche en forme de main ouverte...

- Tu connais donc Raiatea, mon île ? s'étonna-t-il.

- Je connais tout ce qui est « vilca », sacré, déclara solennellement Stella. Je terminerai par la courge, cette bonne vieille courge qui a sauvé tant d'humains au cours de l'histoire et que seuls deux peuples au monde avaient l'habitude de serrer dans des étoffes pour la faire changer de forme : les Amérindiens et les Maoris.

Ils se regardèrent, complices, heureux, souriants.

- Tes arguments botaniques sont irrésistibles ! approuva Tefatu.

Bizarrement, malgré les circonstances dramatiques qui les avaient de nouveau réunis, ils n'étaient pas pressés d'aborder l'épineuse question des suites de leur enquête. Suspendus ensemble entre ciel et terre, au-dessus des intimidants sommets bruns ou blancs de la Cordillère des Andes, ils refusaient de voir plus loin que la délicieuse parenthèse céleste que leur offrait le destin.

Ils ne semblaient pas être suivis, avait glissé Tefatu à l'oreille de sa compagne lorsqu'on avait fermé les portes de l'avion, à Lima. Les seuls Blancs étaient un groupe de jeunes « trekkers » assez bruyants d'origine allemande et un couple de retraités corpulents, visiblement Américains. Tous les autres passagers avaient le type amérindien.

- Crois-tu que tu vas supporter l'altitude ? demanda Stella. Tu sais, les Andins ont une stature plutôt moyenne, de plus grands poumons que nous et fabriquent davantage de globules rouges. Moyennant quoi, ils supportent de vivre à des hauteurs où l'oxygène est rare... Mais toi, entre ta taille démesurée, ta masse musculaire et tes petits poumons...

- Quelle hauteur ? s'informa Tefatu, sans s'émouvoir. Il y a des montagnes, chez moi, tu sais !

- Plus de trois mille mètres.

- Je culmine à mille huit cents, avoua piteusement le Polynésien.

Un rire joyeux les saisit de concert.

- D'ordinaire, les touristes font un petit stage dans les vallées basses autour de Cuzco pour s'habituer progressivement à l'altitude, dit la jeune femme. Mais tu es conscient du fait que nous n'avons matériellement pas le temps de nous acclimater douillettement pour éviter le mal des hauteurs ?

- J'en suis conscient, admit le Polynésien. Mais tu as peut-être dans tes bagages quelques feuilles de coca pour moi ?

- Pas du tout. Tu vas devoir jouer les *chasquis* sans filet, mon vieux !

- Euh... Les *chasquis* ?

- C'étaient les messagers de l'Inca. Ils couraient sur les routes de l'empire, avec des relais tous les trois kilomètres à peu près, soit pour transmettre des missives, soit pour transporter des petits colis en Chronopost, ou encore, paraît-il, pour que l'Inca puisse se taper du poisson frais pêché sur ses côtes. Tu te rappelles quand même que Cuzco n'est pas vraiment sur la côte ?

A l'aéroport de Lima, après avoir mis la moitié de ses bagages à la consigne, changé des dollars et enregistré leurs billets, Stella avait tenu à faire à Tefatu, en attendant leur vol, un cours abrégé sur l'histoire et la géographie du Pérou, à partir du guide détaillé qu'elle s'était procuré. Le Polynésien s'était émerveillé, une fois de plus, de ce sens pratique qui ne la quittait jamais - et qui ne semble pas non plus faire défaut aux autres femmes. *Elles sont de la terre et du ciel beaucoup plus que nous*, s'était-il dit, attendri. *Les pieds sur terre, la tête dans les*

*étoiles, et nous comme des couillons infirmes, apatrides, entre les deux.*

- Il faut quand même en parler, soupira Stella, interrompant à regret leur statu quo.

Ils survolaient toujours la farouche barrière des Andes.

- Non, je t'en prie, implora-t-il. Accorde-nous le temps du voyage pour relâcher la pression. Ce qui nous attend dans ces impressionnantes montagnes ne me rassure pas du tout. Non que cela me fasse peur physiquement : je ne crains ni la douleur physique ni la mort. Mais j'ai une peur bleue de ne pas être à la hauteur.

« Je crains la douleur physique et la mort, se dit Stella silencieuse. Mais à tes côtés cela devient secondaire. Avec toi, même mourir me serait une joie, puisque nous serions ensemble. La seule chose qui me fasse peur, c'est que la vie t'arrache à moi un beau jour. Je l'aime, constata-t-elle intérieurement juste après, étonnée. Je l'aime, et je n'ai jamais rien ressenti de pareil pour Tobie. »

Appuyant sa tête au dossier de son fauteuil, elle ferma les yeux, heureuse.

« Il est là, près de moi, songeait-elle de nouveau, bercée par cette vague de plénitude. Nous volons au-dessus du pays le plus beau, le plus sacré du monde, et il est là, près de moi. Je vais enfin voir tous ces lieux dont je rêve, les lieux du Toujours, les lieux de l'Effroi et de la renaissance, et il se tiendra près de moi. Comment ai-je mérité pareil privilège ? »

Tefatu, particulièrement perméable à la grâce langoureuse qui émanait soudain de sa compagne, feuilletait le guide dans l'espoir de distraire sa pensée de ce voisinage brûlant.

« Voyons un peu, réfléchissait-il devant la photo de la rude et triple muraille à redans de Saqsayhuaman. Quel sens peut avoir cette étrange construction ? L'Eclair-de-vie, dit Stella. Cela ne m'apprend rien de plus. Le zigzag formé par ces trois murs a la forme d'un éclair, bien sûr, mais pourquoi « de vie » ? Un éclair, la foudre, cela fait plutôt songer à la mort... Une forteresse ? Tu parles... Qui aurait l'idée d'édifier une forteresse à l'écart de sa ville, de l'édifier *après* avoir achevé ses conquêtes et, en plus, du côté où il peut venir le moins de monde ? Qui peut prendre la peine d'utiliser d'aussi énormes blocs de pierre et, malgré cela, se croire obligé de faire une triple enceinte ? Pourquoi cet ouvrage prétendument « défensif » est-il le seul de son espèce sur tout le territoire inca ? Et enfin, qui peut se donner le mal de réaliser tous ces zigzags, là aussi bien peu utiles ? Il n'y a qu'à voir Carcassonne, la Grande Muraille de Chine ou n'importe quel ouvrage défensif du même type pour voir que ça ne rime à rien ! »

Il ne put s'empêcher de faire part de ses remarques à Stella.

- Cela n'a jamais été une forteresse, en effet, déclara doucement cette dernière. C'est un condensateur d'énergie tellurique. Le point d'arrivée du plus formidable acte de volonté de l'humanité. Un bouclier destiné à protéger de la destruction l'ensemble de la Vallée sacrée et, au cœur de cette vallée si bien nommée, la Mémoire de l'Humanité.

- Les trois Figures de cristal, compléta Tefatu, impressionné. Mais sur ton livre, je lis : « la vallée sacrée des Incas »...

- Les Incas n'ont jamais rien eu de sacré, à part leur propre personne, répondit sèchement la jeune femme. Et s'il y a quelque chose qui va te sauter aux yeux, surtout à toi, quand nous serons enfin là-bas, c'est que cette vallée est un site pluri-millénaire. Les Incas n'ont fait que se l'approprier et y bricoler deux ou trois trucs. Leur spécialité.

Tefatu remua maladroitement dans son siège, oppressé. Un site pluri-millénaire. Une vallée ayant servi d'écrin au plus précieux legs de l'humanité. Est-ce que tout ceci n'aurait pas dû l'emplir d'une fervente émotion, d'un religieux respect ? Or il ne pensait qu'à une seule chose,

de nouveau : toucher ces soyeuses boucles blondes, mordre cette jolie bouche à la langue, contempler ces genoux ronds. Elle était si belle, ainsi abandonnée, les yeux clos ! Il pouvait enfin la dévorer du regard sans crainte de se trahir ; détailler cette grâce, cette fraîcheur... cette... sensualité offerte... sans donner l'éveil le moins du monde à l'objet de sa convoitise.

Ce en quoi il se trompait.

Précisément parce qu'elle avait les yeux fermés, Stella commençait à percevoir ce désir. L'agitation fébrile de l'homme, son odeur de mâle brusquement plus perceptible, sa respiration qui s'accélérait... « Il me désire, se dit-elle, et un sourire ravi monta jusqu'à ses lèvres. Il me désire. Il n'est plus maître de son corps. Si je tirais sur la fermeture-éclair de son pantalon, son désir en jaillirait, tendu, tangible. »

Cette image l'emplissait d'un émoi délicieux. Elle repensait au doux relief incurvé entrevu sous le paréo bien serré, étonnée de sentir son ventre à elle réagir, lui aussi, profondément, en cercles concentriques de chaleur et d'attente fiévreuse. « Un jour, songea-t-elle, exaltée, un jour cet homme viendra nu à ma rencontre, et je le recevrai en moi comme un don du ciel. »

- *Impossible*, souffla en elle une voix sévère, raisonnable. *Il ne se commettra pas avec une femelle. Le désir, il a appris à le maîtriser. Ce sexe que tu imagines déjà gonflé de sève à cause de toi, il sait le dompter. Le corps n'est pour lui qu'une loque secondaire.*

Le sourire, pourtant, flottait toujours sur ses lèvres. Elle avait confiance. Ces choses tendres et chaudes qu'elle venait de rêver adviendraient un jour. Elle renâtrait contre la chair nue de cet homme. Il ne pouvait pas en être autrement. Surtout sous ces cieux immortels du Pérou...

- Mesdames et Messieurs, nous arrivons à Cuzco. Veuillez redresser vos sièges et boucler vos ceintures, s'il vous plaît.

- *Najay, tucuyquin hatun Cossco*, murmura-t-elle.

Elle allait enfin venir au monde.

(à suivre)